

LABIOSOPHOBIE Peur des lèvres épaisses et proéminentes

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

De **lippu**, l'adjectif signifie « qui a une grosse lèvre, notamment la lèvre inférieure ». Le mot est attesté sous la forme *lipu*, *ûe* dans des dictionnaires anciens.

Traduction en latin Selon le sens précis :

- **labiosus, -a, -um** : « qui a de grosses lèvres / aux lèvres épaisses »
- **labiis crassis praeditus** : littéralement « pourvu de lèvres épaisses »
- **labio crasso praeditus** : « pourvu d'une grosse lèvre »

Pour traduire « un homme lippu », je choisirais **homo labiis crassis praeditus** ou, plus concisément, **homo labiosus**.

Traduction en grec ancien - On peut employer :

- **χειλεῖλος** (*kheileîlos*) : « aux lèvres épaisses », « à grosses lèvres »
- ou une périphrase : **παχέα χείλη ἔχων** (*pakhéa kheîlē échōn*) : « ayant de grosses lèvres ».

Pour un adjectif directement utilisable avec un nom masculin, **χειλεῖλος** est donc une bonne solution.

Français	Latin	Grec ancien
lippu, lippue	<i>labiosus, -a, -um</i>	<i>χειλεῖλος, -ος, -ον</i>
« aux grosses lèvres »	<i>labiis crassis praeditus</i>	<i>παχέα χείλη ἔχων</i>

Le LABIOSOPHOBIE

Une phobie de la démesure : la lippe comme écart à la norme classique

Le canon esthétique gréco-latin, transmis par la physiognomonie, fait de la bouche mesurée un indice de tempérance. La lippe signale un excès de matière, donc un défaut de forme : le *lippus* latin désigne d'ailleurs, à l'origine, le chassieux, celui dont l'organe s'écoule et se relâche. Le mot porte ainsi une connotation de flaccidité et de laisser-aller humoral avant même de désigner la lèvre épaisse.

La physiognomonie et la bestialisation

Pseudo-Aristote, Porta, puis Lavater associent les lèvres épaisses et saillantes à la sensualité, à la stupidité ou à la brutalité, par assimilation analogique à des mufles animaux. Cette lecture caractérologique se sédimente dans l'anthropologie raciale du XIX^e siècle, où la « lippe »

devient un marqueur d'infériorisation, notamment dans la caricature et la description des populations africaines. La crainte n'est donc pas naturelle : elle est le résidu d'un dispositif de savoir qui a naturalisé une hiérarchie.

La bouche comme seuil : angoisse orale et dévoration

Sur un versant psychanalytique, la lèvre est la zone érogène et frontière par excellence entre intérieur et extérieur. Une lèvre proéminente, turgescente, met en scène l'oralité : succion, morsure, baiser, dévoration. La *vagina dentata* et ses transpositions buccales (Kristeva sur l'abjection, les bords du corps et ce qui menace la séparation moi/non-moi) offrent un cadre pour comprendre pourquoi la lèvre excessive peut inquiéter : elle rend visible la porosité du corps.

Le paradoxe contemporain

Le geste cosmétique (acide hyaluronique, « lips fillers ») inverse la valence : la lippe devient un capital érotique et un signe de jeunesse. Mais ce renversement révèle que la crainte portait moins sur la lèvre que sur son caractère non maîtrisé, non normé : la lippe choisie est valorisée, la lippe subie reste stigmatisée. On peut y lire une réappropriation du stigmate, mais aussi une reconduction de la logique normative sous d'autres formes, puisque la gamme de lèvres « désirables » demeure étroitement circonscrite, et racialement située.

Hypothèse de synthèse

Ce que l'on craint dans la lippe n'est pas un trait morphologique mais ce qu'il condense : l'excès, l'animalité, l'oralité, l'altérité. La peur est un opérateur de classement social autant qu'une affect individuel.

Trois propositions pour prolonger avec Claude IA

1. Une généalogie lexicale de *lippe*, *lippu*, *lippée* et *lippus* (du germanique *lippa* au latin médiéval), pour mesurer comment le champ sémantique glisse de la flaccidité à la gloutonnerie et à la stigmatisation.
2. Une analyse comparée de la caricature physiognomonique (Töpffer, Daumier, presse coloniale) afin de repérer les régimes de visibilité qui fixent la lèvre comme signe.
3. Une réflexion sur la chirurgie esthétique des lèvres comme site de tension entre autonomie corporelle et normalisation, à la lumière de Foucault (biopouvoir) et de Bourdieu (capital corporel).